

## **L'héritage des Beaux-Arts dans l'enseignement de l'architecture en régime post-fordiste : une brève histoire de la notion de désintéressement et de ses effets.**

Michaël Ghyoot – Aspirant du FRS-FNRS, Faculté d'architecture La Cambre/Horta, Université libre de Bruxelles

### ***Contexte et méthodologie***

En guise d'introduction, je vais situer d'où je parle, dans quel cadre s'inscrit cette intervention et quelles méthodes guident mes recherches.

Premièrement, malgré ma présence à ce congrès, je ne suis pas sociologue mais bien architecte de formation. Depuis deux ans, j'ai commencé une thèse de doctorat en architecture qui traite des interactions qui s'établissent entre le champ disciplinaire architectural et le champ de la construction en général. Pour ce faire, je me base sur une série d'hypothèses et de méthodes empruntées aux sciences sociales et appliquées au domaine de l'architecture.

Je postule par exemple qu'il est possible de définir un « champ architectural » plus ou moins distinct. Celui-ci est composé d'un ensemble d'activités (recherche, enseignement, pratiques professionnelles, etc.) elles-mêmes connectées à d'autres champs sociaux (les mondes académiques, de la construction, de l'édition, de la diffusion culturelle, etc.). Il est par ailleurs habité par un ensemble de connaissances, de savoirs et de représentations, dont certains sont produits en interne tandis que d'autres sont importés de champs connexes.

Dans une étude sur l'économie, Bourdieu tente de contrer la conception anhistorique qui anime ce champ. Il propose de « faire l'histoire du processus de différenciation et d'autonomisation qui aboutit à [sa] constitution [...] comme cosmos obéissant à ses propres lois » (Bourdieu 2000, 16). Je tente pour ma part de rebondir sur cette proposition en essayant de mettre en évidence l'épaisseur historique du champ architectural, qui présente aussi certaines tendances à se considérer comme une entité autonome et anhistorique. J'essaie de montrer que ses éléments constitutifs sont le résultats de formatages professionnels successifs qui se cristallisent dans une série de constructions institutionnelles (écoles, organes de régulation professionnelle, lieux de promotion, etc.), de lois et de règlements, de connaissances, etc. C'est l'accumulation de ces éléments qui définit les frontières, mouvantes au fil du temps, du champ.

Cet exposé développera une piste spécifique. Je vais suivre l'histoire de la notion de désintéressement et observer ses effets. Je vais montrer que cette notion doit beaucoup à une conception du champ fondée sur le modèle des Beaux-Arts et que celle-ci devient problématique lorsqu'elle se confronte à d'autres rationalités. Je développerai ce point à travers l'exemple des jeunes architectes qui débarquent sur le marché du travail.

Mon intervention se base en partie sur une expérience de terrain puisque je suis un ancien étudiant en architecture et que je reste proche des activités pédagogiques à la faculté où je travaille. Le monde des agences d'architecture ne m'est pas totalement inconnu non plus : outre les différents stages professionnels, j'ai eu l'occasion de collaborer ponctuellement avec divers bureaux. Par ailleurs, je côtoie quotidiennement des architectes lancés sur le marché de l'emploi. Enfin, j'ai eu l'occasion de participer l'été dernier à l'élaboration d'une exposition sur le travail du bureau de Rem Koolhaas, Office for Metropolitan Architecture (OMA), pour laquelle nous (c'est-à-dire le bureau Rotor dont je fais partie et qui était en charge de l'aspect curatoriel) avons observé de près le fonctionnement de cette agence. L'ambition de cette exposition<sup>1</sup> était de cerner les spécificités d'OMA tout en renvoyant à des considérations plus larges sur la pratique contemporaine de l'architecture. Mon approche est donc partiellement empirique. Je dois toutefois avouer que le sujet que j'aborde ici est une hypothèse que j'ai spécifiquement élaborée pour ce congrès et qui mériterait de nombreux approfondissements.

### ***La notion de désintéressement***

Sans rentrer dans les détails, j'aimerais rappeler que la conception Beaux-Arts du champ s'articule autour d'une

1 OMA Progress, au Barbican Art Gallery, à Londres, du 6 octobre 2011 au 19 février 2012.  
[http://rotordb.org/project/2011\\_OMAProgress\\_expo](http://rotordb.org/project/2011_OMAProgress_expo)

figure de l'architecte-artiste, largement déconnectée des contingences sociales, économiques ou techniques. Bien que cette figure ait été contestée dans les années 1960 (Violeau 2005), elle laisse toujours des traces dans le champ, en particulier dans l'enseignement. L'une de ses composantes est la notion de désintéressement.

Selon les définitions usuelles, le désintéressement renvoie d'abord à l'absence d'intérêts d'ordre économique ; dans un sens plus large, il suggère aussi une forme d'abnégation et de sacrifice. Je montrerai comment ces deux interprétations résonnent au sein du champ disciplinaire architectural.

Cette notion n'est pas spécifique au domaine de l'enseignement ni même au seul domaine de l'architecture : elle est une composante initiale des professions libérales. La sociologue des professions Magali Sarfatti Larson rappelle que la constitution de groupes professionnels autonomes a fait « valoir des principes « non mercantiles » : un désintéressement propre à la mentalité de « noblesse oblige » de la haute bourgeoisie » (Sarfatti Larson 1988, 25). Mobilisé par les architectes au climax de leur processus de professionnalisation (1930-40), cet argument aurait été une façon de se distinguer de leurs concurrents directs, c'est-à-dire des entrepreneurs et des constructeurs. L'hypothèse de Sarfatti Larson est que cet argument du désintéressement est l'une des « raisons idéologiques et intellectuelles » (ibid.) qui intervient dans la construction d'un « projet professionnel » ; ce serait donc un argument mobilisé par les architectes pour ré-affirmer leur position dans un marché dominé alors par le « laisser-faire » économique. Sous cet angle, la notion de désintéressement s'avère nettement plus ... intéressée !

Cela n'empêche pas de constater que de telles déclarations puissent engager ceux qui les formulent. Certes, ce type d'annonce relève en partie d'une action à finalité stratégique (Genard 1990, 31) mais il peut cohabiter au sein du champ professionnel avec d'autres valeurs – et la vocation qui anime les architectes peut donc être tout à fait sincère.

La notion de désintéressement est largement présente dans les études d'architecture. Par exemple, lors de l'accueil des étudiants de première année, je me souviens d'un professeur qui nous a solennellement annoncé qu'entrer « en architecture » était comme entrer en religion. La notion de désintéressement frise ici l'apostolat ! De même, tout au long des études, l'idée d'investissement total et sans mesure (frôlant parfois le martyr à la veille des plus grosses remises) dans la conception des projets d'architecture est bien présente. Cela se traduit notamment par les fameuses charrettes, durant lesquelles les étudiants passent des jours et des nuits à travailler leurs projets. Cela se traduit également par une sorte de prédominance implicite de l'atelier d'architecture sur les autres cours – au grand dam des professeurs desdits cours.

Une autre face de la figure de l'architecte héritée des Beaux-Arts est ce que Linda Groat et Sherry Ahrentzen appellent le « programme caché » de la formation d'architecte, soit la transmission « des valeurs, des attitudes et des normes *non explicitées*, qui découlent *tacitement* des relations sociales de l'école et des cours autant que du contenu même des cours » (Groat and Ahrentzen 1996, 166). Ce programme caché suppose une forme d'enseignement et de socialisation qui ne vont pas sans poser un certain nombre de problèmes. L'investissement sans mesure attendu des candidats architectes handicape les étudiants devant travailler à côté de leurs études pour financer celles-ci. Cela se répercute sur la composition démographique des étudiants et des professionnels, dont les statistiques montrent que l'architecture peine à se défaire de son étiquette de « profession de gentleman blanc » (Dixon 1994).

Plus largement, certaines recherches menées dans des écoles américaines par des chercheurs issus des *women studies* montrent que tous les étudiants ne vivent pas forcément cette socialisation : en particulier, elle peut provoquer malaise et inconfort auprès des étudiantes et des étudiants issus d'autres cultures (Groat and Ahrentzen, op. cit.). De fait, à suivre ce qu'en dit Andrés Duany, un ancien étudiant des Beaux-Arts de Paris, les ateliers d'alors semblent avoir été passablement phallocentriques. Pour citer ses propres termes : « la socialisation [des ateliers] n'était pas uniquement une transmission de la culture architecturale (et des traditions sexuelles, *qui sont inévitables en mâle compagnie*), mais aussi de manières, de maniérismes, et de goût » (Duany 2004, 137). Si le folklore potache et grivois dont il se réjouit<sup>2</sup> n'est plus à l'ordre du jour dans la plupart des écoles d'architecture, il semblerait que certains étudiants et surtout certaines étudiantes « expriment [encore] [...]

2 Par exemple saboter les projets des autres étudiants à coup de ballons d'eau, entraînant en guise de représailles l'inondation de l'atelier concurrent « sous deux pouces de boue de dragage – dont le nettoyage était une tâche pour laquelle les *nouveaux* étaient tout indiqués » (Duany 2004, 133)...

l'inconfort qu'elles ressentent dans le milieu social de l'atelier dominé par les hommes » (Groat and Ahrentzen 1996, 172). Plus récemment, le professeur et chercheur anglais Jeremy Till a établi le même constat dans l'école d'architecture où il enseigne. Selon lui, « qu'elles soient « classiques », « modernes » ou « post-modernes », les écoles d'architecture ont maintenu l'essentiel de l'éthos des Beaux-Arts [...] » (Till 2009, 12).

### ***Le désintéressement comme frontière du marchandisable***

La notion de désintéressement soulève une série de questions sur le partage qui s'établit entre ce qui est marchandisable et ce qui ne l'est pas. Boltanski et Chiapello rappellent que cette séparation est fondamentale dans le « cosmos capitaliste » car elle établit « une distinction nette [...] entre deux catégories de relations. D'une part les relations d'affaires, dont les partenaires [...] peuvent légitimement avoir pour motif la poursuite de leurs intérêts [...] et, d'autre part, les relations d'amitié, qui ne méritent d'être qualifiées comme telles qu'à la condition d'être parfaitement détachées de tout motif intéressé » (Boltanski and Chiapello 1999, 564). Selon eux, ce partage intérêt/désintéressement structure « l'opposition du capital et du non-capital » (ibid.).

Si on lit l'histoire du capitalisme comme un processus d'expansion continue visant à imposer sa rationalité à de nouveaux domaines, c'est-à-dire à permettre l'accumulation constante du capital et l'écoulement de sa plus-value, il apparaît que la frontière qui sépare intérêt et désintéressement est soumise à de fortes pressions. Ce que montrent Boltanski et Chiapello, et ce qu'indiquaient déjà les recherches de Sarfati Larson, c'est que les mutations récentes du capitalisme ont été accompagnées de « réaménagements de la relation entre profit et morale » qui, effectivement, « consacrent un déplacement des frontières entre le marchandisable et le non-marchandisable » (Boltanski and Chiapello 1999, 565). Ce déplacement tend à « [ouvrir] la voie et [à légitimer] une marchandisation plus importante des êtres humains » [ibid.]. En d'autres termes, si le désintéressement a pu être à un moment une valeur structurante pour une sphère étanche à la logique capitaliste, sa mobilisation dans le processus de professionnalisation des professions libérales, et plus encore sa déclinaison dans le monde connexionniste du nouvel esprit du capitalisme, l'ont progressivement déplacée vers la sphère marchande, rendant ainsi caduque son potentiel critique et oppositionnel.

Faut-il comprendre de cette approche théorique que l'architecte n'a plus les moyens d'assumer une forme d'engagement guidé par des principes non intéressés ? Répondre à ces questions requiert de la prudence. L'observation de situations concrètes permet de nuancer le propos.

Dans les faits, il apparaît bien sûr que des architectes parviennent à faire exister d'autres valeurs dans leur pratique. La reconnaissance de l'expertise des usagers dans « des espaces d'écoute, de confrontation et de discussion » (Genard 2006, 19) est un exemple parmi d'autres indiquant un glissement vers une forme de « rationalité réflexive » (ibid.). Le travail pro-actif de certains architectes dans ce sens, notamment au niveau de la production d'outils de médiation, indique clairement une forme d'engagement de leur part, ou, pour le moins, une capacité à faire exister des éléments qui ne sont pas uniquement guidés par une rationalité économique.

De même, dans le domaine de l'enseignement de l'architecture, il faut reconnaître que l'espace scolaire s'est malgré tout affranchi de l'éthos des Beaux-Arts hyper axé sur des préoccupations internes à la discipline (Anthony 1991; Stinco 2012). Sans avoir totalement disparu, ce dernier cohabite désormais avec des initiatives qui tissent des ponts vers d'autres disciplines, d'autres profils culturels, voire même vers des projets émanant de la société civile. L'atelier d'architecture est un espace où des initiatives pédagogiques innovantes peuvent prendre place. Ces ouvertures peuvent d'ailleurs être lues comme des cristallisations de remises en question antérieures – notamment l'engagement de certains ateliers des années 1960-70 aux côtés de comités citoyens dans la défense du droit à la ville [Lefebvre 1968].

### ***Du monde académique au monde professionnel***

Les dimensions héritées du modèle Beaux-Arts s'avèrent plus problématiques lorsqu'elles se déplacent vers des structures professionnelles qui en reproduisent les grandes lignes. Il est frappant de voir que certaines agences, souvent internationales, présentent des caractéristiques qui mélangent les avancées les plus récentes en matière de managérialisation et des pratiques proche des ateliers des Beaux-Arts : leader charismatique et quasiment intouchable ; prétendue horizontalité des travailleurs lors des processus de conception mais hiérarchie très

pyramidale des niveaux de responsabilité ; investissement considérable de la part des travailleurs ; émulation et compétition interne. Bénéficiant d'une couverture médiatique importante et d'une large diffusion dans les écoles d'architecture, ces bureaux attirent de nombreux stagiaires et jeunes architectes désireux de profiter de leur renommée. Il me semble que cet attrait est un indice révélant la présence toujours vivace du culte de la notoriété dans le champ architectural.

Ceci devient interpellant lorsque ces valeurs en viennent à prendre le pas sur d'autres considérations, comme dans les cas où le capital « notoriété » offert aux stagiaires et aux jeunes travailleurs justifie de négliger des aspects plus fondamentaux du droit du travail. Dans la plupart de ces structures, les stagiaires sont mal ou pas payés ; ils sont souvent obligés d'adopter des statuts professionnels relativement précaires (faux-indépendants, etc.) ou de recourir à des financements extérieurs (des bourses de mobilité étudiante ou, plus fréquemment, des capitaux familiaux). Tout cela les transforme de fait en une main d'œuvre bon marché et aisément corvéable.

### **Conclusion**

Je suggère ici une convergence entre des valeurs héritées de configurations antérieures du champ architectural et des caractéristiques qui renvoient aux transformations contemporaines du monde du travail. Pour ré-invoquer Boltanski et Chiapello, on pourrait dire que l'apprentissage du *projet*, au cœur de l'enseignement de l'architecture, présente plus d'une analogie avec la cité par *projets* qu'ils décrivent comme le paradigme dominant du nouvel esprit du capitalisme et qui se décline dans certaines agences d'architecture. Quand ils exposent la façon dont les entreprises tendent à « [effacer] la frontière entre la sphère de l'intérêt et celle du désintéressement [pour] [...] générer un profit en créant des produits obtenus par le codage de qualités humaines personnelles » (Boltanski and Chiapello 1999, 574), on ne peut pas s'empêcher de songer à la façon dont certaines agences d'architectures mobilisent les valeurs de notoriété, de créativité ou de désintéressement pour justifier le travail conséquent et mal rémunéré de leurs collaborateurs.

Dans ce fonctionnement, l'image du génie solitaire, qui provient en droite ligne de cette figure de l'architecte-artiste, n'aide pas à développer une approche collective de résistance à ces phénomènes de précarisation. Même si l'époque où l'architecture s'exerçait individuellement est passablement révolue, il semble que les architectes peinent manifestement à s'organiser en groupe homogène (Champy 2001). La figure *Howard-Roarkienne* de l'architecte héroïque capable d'imposer sa créativité envers et contre fait pourtant le beau jeu des bénéficiaires de la rationalité économique : quoi de plus confortable qu'un travailleur entraîné à s'investir sans compter dans son travail, prêt à être rémunéré en capital « virtuel » (l'aura du génie créateur...) et peu enclin à s'organiser collectivement ?!

À la nuance près que si certains secteurs de l'activité productive s'avèrent d'autant plus rentables que leur main d'œuvre est déqualifiée, précarisée et en surnombre (Béroud, Bouffartigue, and Collectif 2009), la conduite d'une agence d'architecte nécessite malgré tout une formation et des compétences plus spécialisées. À cet égard, les méthodes de management couplées à l'éthos « Beaux-Arts » montrent progressivement leurs limites. Ces agences subissent notamment les revers d'un taux de renouvellement des stagiaires extrêmement élevé et peinent à assurer la continuité et la transmission des compétences nécessaires à leur maintien. Cela s'explique partiellement par les conditions de travail difficiles, mais aussi comme une conséquence de la logique connexionniste du nouvel esprit du capitalisme, qui veut que les travailleurs soient mobiles et capables de changer régulièrement d'employeur.

Comment le système s'adaptera à ces limites est une question à laquelle il est difficile de répondre. Ce qui est sûr, c'est que les architectes y interviendront d'une façon ou d'une autre. Et, tant qu'à faire, autant que ce soit de manière consciente, réflexive et, pourquoi pas, collective – et non plus uniquement inspirée, inconsciente et individuelle comme le reproduit encore le modèle de l'architecte-artiste.

### **Bibliographie**

- Anthony, Kathryn H. 1991. *Design Juries on Trial: The Renaissance of the Design Studio*. Van Nostrand Reinhold.
- Béroud, Sophie, Paul Bouffartigue, and Collectif. 2009. *Quand le travail se précarise, quelles résistances collectives ?* La Dispute.

- Boltanski, Luc, and Eve Chiapello. 1999. *Le Nouvel esprit du capitalisme*. Paris: Gallimard.
- Bourdieu, Pierre. 2000. *Les Structures sociales de l'économie*. Seuil.
- Champy, Florent. 2001. *Sociologie de l'architecture*. La Découverte.
- Dixon, John Morris. 1994. "A White Gentleman's Profession?" *Progressive Architecture* 75 (11) (November): 55–61.
- Duany, Andrés M. 2004. The Beaux Arts Model. In *Windsor Forum on Design Education. Toward an Ideal Curriculum to Reform Architectural Education*, ed. Stephanie E. Bothwell, Andrés M. Duany, Steven W. Hurtt, Dhiru A. Thadani, and Peter J. Hetzel, 131–139. Coral Gables, Florida: New Urban Press.
- Genard, Jean-Louis. 1990. "Habermas et l'éthique de la discussion." *entre-vues* 8: 18–46.
- . 2006. A propos du concept de réflexivité. In *Architecture et réflexivité. Une discipline en régime d'incertitude.*, ed. Jean-Didier Bergilez, Sabine Guisse, and Marie-Cécile Guyaux, 6:10–21. Les Cahiers de la Cambre Architecture. Bruxelles: La Lettre volée.
- Groat, Linda N., and Sherry Ahrentzen. 1996. "Reconceptualizing Architectural Education for a More Diverse Future: Perceptions and Visions of Architectural Students." *Journal of Architectural Education (1984-)* 49 (3) (February 1): 166–183.
- Sarfatti Larson, Magali. 1988. "À propos des professionnels et des experts ou comme il est peu utile d'essayer de tout dire." *Sociologie et sociétés* 20 (2): 23–40.
- Stinco, Antoine. 2012. "Mes Beaux-Arts." *Criticat* 9 (March): 25–45.
- Till, Jeremy. 2009. *Architecture Depends*. The MIT Press.
- Violeau, Jean-Louis. 2005. *Les architectes et Mai 68*. Recherches.
- Weber, Max. 1904. *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*. ed. 1988. Pocket.